

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS: Trimestre 12.00, Six mois 22.00, Un an 40.00

Les journaux sont envoyés en poste par la France et l'étranger, les frais de port en sus.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:

Annonces: la ligne, 20 ct; Réclames: 30 ct; Faits divers: 50 ct

Les abonnements et les annonces sont envoyés à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et Co, 34, rue Notre-Dame des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de PÉRIODIQUES.

Services gouvernementaux

Table with 2 columns: Date (28 Juin, 29 Juin) and Amount (70 40, 100 75, etc.)

Services particuliers du Journal de Roubaix

Table with 2 columns: Action (Banque de France, Société gén., etc.) and Amount (3045 00, 477 00, etc.)

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 29 juin. Change sur Londres, 4,88 0/0; change sur Paris, 5,13 0/0.

Ventes 2,500 balles, bonne demande, prix raides, surtout pour surates.

Ventes 10,000 balles, marché sans changement.

New-York, 29 juin. Recettes de 6 jours, 7,000 b.

ROUBAIX 29 JUIN 1877.

Bulletin du jour

Nous ne savons pas encore au juste à quelle date le gouvernement fixera les élections générales; rien ne le presse de se décider, et il se réglera sur les événements, choisissant l'heure qui lui paraîtra la plus favorable.

Mais, en attendant que le gouvernement prenne une résolution conforme aux intérêts dont il a la garde, nous pouvons dire dès à présent que les conservateurs tiennent en leurs mains les destinées du pays.

Le cas est grave: c'est l'avenir de la France qui peut être compromis; c'est, en tout cas, le suffrage universel qui doit se faire juger par ses actes.

On sait comment les inamovibles sénatoriaux ont été élus à la fin de 1875. Nous n'insisterons pas sur ce douloureux souvenir.

Il faut que cet exemple soit suivi par les électeurs conservateurs de tous les arrondissements de France. Il faut que, au candidat républicain, radical ou modéré, c'est tout un à présent, on oppose un seul candidat qui sera le représentant de tous les conservateurs.

Le Sénat, qui vient de rendre possible et légal, l'appel fait au pays par le gouvernement du Maréchal, nous montre donc la voie à suivre.

ALEXANDRE WATTEAU.

Un de moins

On lit dans le Constitutionnel: «Notre attente n'a pas été déçue; déjà quelques membres influents du centre gauche refusent de se présenter devant les électeurs sous le patronage compromettant des radicaux.»

«Directeur des mouvements des fonds au ministère des finances après la conclusion du traité de paix, M. Dutilleul mena à bonne fin le paiement des cinq milliards par les lettres de change, les traites, les versements successifs, et ses registres établissent la balance à un centime près.»

L'opinion libérale en Allemagne — et quelques journaux indépendants commencent à en témoigner — est exaspérée de l'attitude des officiers vis-à-vis de la France.

Une courageuse parole. Dans son audience du 14 juin, la cour d'appel d'Aix a procédé à l'installation de M. Clément Simon, nommé procureur général en remplacement de M. Beaune.

En cette occasion, M. le premier président Rigaud a prononcé un discours dont nous détachons le passage suivant, que les conservateurs seront heureux de lire, et que les détracteurs de nos institutions sociales feront bien de méditer:

On ne saurait nier qu'une certaine émotion ne se soit produite dans les esprits à la suite des événements qui viennent de s'accomplir. L'imagination est vive dans notre pays, et la passion est prompt à dénaturer les intentions.

Qu'il soit permis à un magistrat de le dire, c'est un monde une institution qui doit être honorée et respectée, c'est la magistrature française. Autrefois, elle était une puissance, et elle n'a rien perdu, tant s'en faut, à ce qu'une organisation nouvelle l'ait enfermée dans une véritable mission.

Ses services, souvent modestes, ne sont pas toujours sans éclat. Comme la magistrature des anciens temps, elle a ses jurisconsultes; ses orateurs, ses grands noms et ses grandes figures; à défaut des privilèges qu'elle a perdus et qu'elle ne regrette pas, elle trouve ses titres de noblesse dans son dévouement, dans ses lumières et dans son intégrité.

Et cependant, il n'est pas de corps qui soit l'objet de plus de critique, le thème favori de plus de projets de rénovation. Ceux-ci, et ce sont les plus réservés, en réduisent le personnel qu'ils trouvent trop nombreux, en changent le recrutement, qui leur paraît trop autoritaire, en suppriment l'avancement, qu'ils considèrent comme une cause de servilisme; ceux-là lui reprochent ses origines, suspectent ses tendances, censurent ses décisions; d'autres, plus résolu, font table rase de l'édifice, et proposent de le reconstruire sur les ruines qu'il laisse derrière lui.

Attentive au bonheur de l'homme et répondant à tous ses besoins, elle le purifie par sa mort, elle l'épure par ses dignes, elle console de ses misères en faisant lui-même à eux les espérances de l'immortalité.

Voilà, sans parler de l'armée qui, puisqu'elle a aussi ses gloires, doit avoir aussi ses détracteurs, voilà les théories qui sortent de plus en plus du champ de la controverse, qui assiègent le pouvoir, qui en ébranlent les portes, et contre lesquelles il a paru sage de réagir.

Ces réflexions étaient certainement le meilleur souhait de bienvenue que M. le président Rigaud pouvait adresser au nouveau procureur général de la cour d'Aix; elles avaient leur place naturelle dans cette solennité, car, selon la parole de M. le duc de Broglie, garde des sceaux, répondant aux premiers corps judiciaires de Paris, la magistrature, tout en veillant au respect de la loi, doit encore défendre et affirmer les grandes lois morales, trop méconnues aujourd'hui, et qui sont le fondement de la civilisation.

M. Thiers et ses amis

Il faut reconnaître chaque jour que la politique a des retours étranges. L'idole de la veille est renversée le lendemain, et tel fantôme conquis le samedi, sera élevé sur le pavois le dimanche.

Aucune autre vie d'homme d'Etat n'offre de plus nombreux exemples de cette versatilité de la fortune, que celle de M. Thiers, soit par lui-même, soit par le fait de ceux qui l'ont connu, servi ou exploité.

Nous avons montré dernièrement, M. Thiers condamné par... M. Thiers, et nous aurons plus d'une fois à revenir sur ces pages d'histoire; aujourd'hui, nous allons mettre M. Thiers aux prises avec un de ses plus ardents thuriferaires du moment. Nous avons nommé M. Emile de Girardin.

Voici comment s'exprimait l'ancien rédacteur en chef de la Presse en 1852, sur l'homme auquel il voudrait voir confier les destinées de la France et qu'il oppose au maréchal de Mac-Mahon:

M. Thiers a été ministre du Commerce, ministre de l'Intérieur, ministre des Affaires étrangères, deux fois Président du Conseil, et il n'a eu qu'une seule ambition, une seule, à laquelle il ait attaché son nom? Est-il un seul abus, un seul, dont la suppression lui soit due?...

«Que M. Thiers nous montre une réforme qu'il n'ait pas combattue, une idée qu'il ait émise, une louable initiative qui lui appartienne?...»

«Puis de discours de trois heures sur l'Espagne, l'Égypte, Monténégro, la Suisse, l'Italie, user sa vie à pérorer dans l'intrigue sans avancer, tout ajourner, ne rien résoudre, «enterrer» les questions, voilà ce que peut être qu'une femme. Ce n'est pas une femme d'un esprit ordinaire, voilà qui est certain. Maintenant à vous de chercher, si vous avez quelque raison de croire à la réalité de ce que je vous dis. Si je me suis trompée, si rien dans votre existence ne vous a montré la possibilité de cette inimitié secrète, c'est que j'ai eu la berlue; — mon oncle Milaguine prétend que je l'ai toujours. Dans tous les cas, il est clair que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, ce dont je vous demande pardon. Et là-dessus, je vous quitte, car je vois mon mari qui me foudroie de ses regards; voici tantôt cinq minutes qu'il cause avec son chef, et il veut que j'aille lui faire ma révérence, sans quoi nous n'aurons pas d'avancement à Pâques.»

Elle disparut, laissant Michel un peu ému et très-perplexé. A plusieurs reprises, depuis son retour et les événements qui l'avaient accompagné, il s'était demandé comment Marthe avait pu changer si vite d'opinion à son égard, pourquoi ni son bouquet ni sa lettre n'étaient arrivés à leur adresse; et la question de Sophie Liakhine: «N'avez-vous pas d'ennemis?» lui était venue plus d'une fois à l'esprit.

Mais Michel avait l'âme trop candide pour se croire des ennemis, et la question était restée sans réponse. L'idée de Sophie, que l'ennemi pourrait bien être une femme, ouvrit à ses recherches des horizons nouveaux, sans pour cela l'éclaircir davantage. Le résultat de ses réflexions fut que si quelqu'un pouvait

M. Thiers appelle gouverner! Au bout de cela qu'y a-t-il? une révolution?... Le 24 février, M. Thiers avait été nommé Président du Conseil; il avait entre les mains les destinées de la France et de la royauté; il pouvait tout sauver. Qu'a-t-il fait? N'est-ce pas?...

«Ferez-vous parti pour les idées de M. Thiers, qui n'en a jamais eu une seule qui lui appartienne? Ferez-vous parti pour M. Thiers, qui n'a jamais commis que des fautes, des étourderies et des contresens! Ferez-vous parti pour M. Thiers, qui se cache dès qu'une révolution se montre?...»

«Huit cents millions, c'est la moindre somme à laquelle on puisse évaluer ce qu'ont coûté à la France les huit mois de la présidence du Conseil de M. Thiers, qui se sont écoulés entre le 1er mars et le 28 octobre 1840. M. Thiers était digne de prendre place parmi les républicains de la veille: il n'y a qu'un seul qui en moins de temps aient fait payer plus cher leur passage aux affaires...»

«M. Thiers a la prétention de la grandeur, mais il n'en a pas le sentiment: c'est cette prétention qui a commencé par l'élever et fini par le perdre; ce serait elle qui le perdrait encore, et peut-être avec lui la France...»

«M. Thiers est un véritable homme d'Etat, ce qu'une cuiller d'argent par le procédé Rivoli est à une cuiller d'argent. A la surface, c'est à s'y méprendre: il s'en faut de beaucoup que la valeur soit égale...»

«Nous avons dit au Constitutionnel que, s'il se servait des armes de M. Thiers pour le défendre, la Presse se servirait des armes de M. Thiers pour le combattre, M. THIERS AYANT EN TOUTES CHOSES SOUTENU LE CONTRAIRE.»

Que pense le rédacteur en chef de la France de l'opinion de l'ancien rédacteur de la Presse?

ETRANGER

La persécution contre le catholicisme n'a pas plus apporté de prospérité à Berlin qu'à Genève; voici ce qu'à la date du 3 juin un correspondant de Berlin écrivait à la Gazette de Francfort sur la situation de cette ville.

«Dans notre capitale, le chômage des affaires a atteint un degré qu'on ne peut envisager pour l'avenir qu'avec découragement. Comment cela finira-t-il? Dans les quartiers les plus vivants, dans la partie de la ville qui compte les magasins les plus fréquentés, la rue Frédéric, entre les Tilleuls et la rue Leipzig, de maison en maison, apparaissent des écriteaux rouges; à louer, ou à liquidation. La présence des étrangers, n'atteint pas, à beaucoup près celle des autres années, et le visiteur ne songe nullement comme jadis à faire des emplettes. Dans les magasins élégants, le personnel de la vente surpasse le nombre des acheteurs. D'anciennes maisons, qui avaient une recette quotidienne de quelques centaines de thalers, en font une à présent de 20 à 25 marks. Les théâtres sont en décadence: on n'a pas besoin de prendre des billets la veille, ils surabondent à toute heure. Le prix relativement élevé en éloigne les classes inférieures ou peu aisées, qui se jettent dans les cafés chantants de bas étage, dans les cabins. La misère ou la pénurie du gain démoralise extrêmement le peuple.»

LETRE DE PARIS

(Correspondance particulière)

Paris, le 28 juin 1877.

Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, et a de nouveau discuté la question des élections tant générales que départementales. Vous savez que la date à laquelle doivent avoir lieu les élections est très-discutée, les uns voulant que les élections aient lieu avant le 25 septembre, les autres prétendant que la date du 25 septembre marque l'ouverture de la période électorale de vingt jours. Une autre question est venue se greffer sur celle-ci. Il s'agit de savoir

si les élections législatives doivent avoir lieu avant ou après les élections départementales. Certains journaux prétendent qu'on serait tombé d'accord pour placer ces dernières élections avant le 20 juillet. Il n'en est rien, la question est encore discutée, et j'ai lieu de croire qu'au Conseil de ce matin, on n'est pas encore arrivé à une solution.

En attendant, ce sont surtout les élections législatives qui préoccupent l'opinion et on fait courir, à ce sujet, toutes sortes de rumeurs, la plupart, d'une criante invraisemblance. Je ferai cependant exception pour celle suivant laquelle M. Thiers se serait mis en tête de poser sa candidature contre une grande partie des 160 conservateurs, qui se représenteraient. Il se ferait ainsi une sorte de plébiscite qui lui serait d'un grand secours, en vue des éventualités de démission du Président de la République.

Un journal de gauche a eu l'idée d'annoncer, hier soir, que les rédacteurs en chef des journaux parisiens qui défendent le gouvernement seraient candidats officiels à Paris. Si c'est une plaisanterie, elle est assez ingénieuse, mais si le journal en question a voulu parler sérieusement, il a commis une erreur grossière. Il ne viendra à l'idée de personne qu'on songe à poser à Paris les candidatures de MM. de Villemessant, Tarbé, de Péne, Détrouy; quant à M. de Casagrande, il est candidat dans le Gers. MM. d'Yvoire (Défense), Janicot (Gazette de France), de Mayol de Lupé (Union) ne sont presque pas connus des électeurs. M. Veulliot n'accepterait probablement pas et je puis dire avec certitude que M. Beslay refuserait. Il ne resterait donc que M. Hervé, mais jusqu'à preuves contraires je crois pouvoir assurer que M. Hervé ne songe absolument à rien de semblable. Ce n'est pas à dire, sans doute, que la plupart de ces messieurs ne fissent d'excellents députés, mais je le répète, je ne crois pas qu'aucun d'eux songe à se présenter.

Il n'est pas le moins du monde douteux que M. Bonnet-Duverdier pose à sa candidature aux prochaines élections, mais contrairement à ce que je vous ai écrit, on ne songe pas à le porter à Saint-Denis où on aurait reconnu qu'il n'avait aucune chance. Les électeurs qui briguent l'honneur d'être le président du conseil municipal de Paris sont ceux de l'arrondissement que représente M. Floquet. Je sais de source sûre, qu'une députation d'électeurs doit aller ces jours-ci sommer M. Floquet de céder la place à son ancien collègue et de se mettre à la tête du comité qui patronnera cette candidature. Je sais aussi que M. Floquet refusera en prenant pour prétexte qu'il est un des 362 et qu'à ce titre sa réélection s'impose, comme dit le manifeste des sénateurs de gauche. Je ne sais ce qui résultera de ce choc de prétentions contraires.

Ce qui semble bien certain, c'est que les intransigeants élèvent la prétention d'acquiescer toutes les circonscriptions parisiennes. Ils semblent pourtant avoir renoncé à combattre M. Gambetta, parce qu'ils n'ont pu trouver de candidats capables de lutter avec lui avec quelque chance de succès. Mais dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, ils veulent combattre M. Pascal Duprat. Une candidature a été offerte à M. Ch. Quentin, ancien secrétaire de Délescluze, radical très-accusé, mais esprit très-politique, qui a refusé justement à cause de cette nécessité de réélire les 363. On voit que l'u-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 30 Juin 1877

LA PRINCESSE OGHÉROF

PAR HENRY GRÉVILLE XVIII (Suite.)

La vieille dame déposa un baiser sur les joues noires de Michel. Marthe, raide et impassible, feuilletait un album; madame Avriès la regarda un instant, et la lame qu'elle avait retenue roula de ces joues ridées jusque sur la tête inclinée de son neveu.

«Tu es un brave cœur, toi, dit-elle: tu as raison. — Vous verrez, ma tante, que d'ici quelque temps vous serez fière d'avoir assez vécu pour voir cette grande chose. — Puissez-vous dire vrai, répondit-elle en secouant mélancoliquement la tête. Peut-être d'autres sont-ils plus contents! — Pas moi, toujours! grommela le général. Et vous, princesse? — La journée d'hier a été la plus belle de ma vie, répondit Marthe en se levant. Sa voix résonna sous les lambris comme le clairon sur le champ de bataille. La tête droite, le regard assuré, elle semblait défilé tous les préjugés de

la vieille aristocratie. Les yeux de Michel, pleins d'enthousiasme et d'ardeur juvénile, répondirent à son regard; aussitôt elle détourna la tête en plissant. C'est ainsi que jadis ils comprenaient sans mot dire...

C'en était trop pour Marthe: elle se retira sur-le-champ, adressant à Michel un salut plus indifférent que dédaigneux, mais elle n'osa s'exposer une fois de plus au regard de ces yeux honnêtes, qui lui traversait le cœur comme une flèche aigüe.

XIX Quelques jours plus tard, Michel rencontra dans un salon Sophie Liakhine, qui lui fit grand accueil. Elle se sentait naturellement portée vers ce jeune homme grave et sympathique, aussi réservé qu'elle était étourdie, mais qu'elle devinait franc et loyal comme elle-même. On parla encore de l'émancipation, comme partout et toujours.

«Et vous, Sophie Adamovna, qu'en pensez-vous? lui demanda Michel. — J'en suis enchantée, répondit-elle. Mon mari s'est proposé pour arbitre de paix, et je lui achèterai ses insignes dès demain. Nous passerons un an à la campagne, ce qui sera excellent pour ma santé, — et mon oncle Milaguine en engage, ce qui est au moins aussi bon pour la sienne. — Il enrage? — Modérément. — Vous savez, il est si bon! Cela l'aide à faire sa digestion. Il s'endort maintenant après dîner, en faisant ronron contre les paysans, l'é-

manicipation et le rachat. — Il lui manquait quelque chose depuis le mariage de Marthe: il a trouvé une occupation, c'est parfait.

Tout en babillant à l'étourdie, en apparence, elle observait le jeune homme. Ce qu'elle vit lui donna l'aplomb nécessaire pour continuer.

«Vous n'avez pas d'ennemis, monsieur Michel? lui dit-elle soudain. — Pas que je sache, répondit celui-ci, moins surpris de la question qu'il ne l'eût été l'année précédente.

«Voyez un peu, vous n'en savez rien, et moi, j'ai dans l'idée que vous avez quelque ennemi caché, mystérieux, — implacable, ajouta-t-elle en riant, pour diminuer la portée de ses paroles. Avez-vous jamais tué quelqu'un? — Pas même en rêve, répondit gaiement le jeune homme. — Avez-vous enlevé quelque belle à un rival moins favorisé? — Pas davantage. — Auriez-vous, alors, dédaigné l'amour d'une femme tendrement éprise? reprit Sophie moins haut et plus sérieusement: ces ennemis-là ne pardonnent pas.

Michel regarda la jeune femme d'un air si interrogateur, qu'elle se sentit obligée de parler clairement. — Voyez-vous, monsieur, dit-elle sans plaisanter cette fois, diverses circonstances m'ont donné à penser que vous avez quelque part un ennemi qui vous hait. Or, cette ennemi a dû employer des armes si perfides, qu'il ne

peut être qu'une femme. Ce n'est pas une femme d'un esprit ordinaire, voilà qui est certain. Maintenant à vous de chercher, si vous avez quelque raison de croire à la réalité de ce que je vous dis. Si je me suis trompée, si rien dans votre existence ne vous a montré la possibilité de cette inimitié secrète, c'est que j'ai eu la berlue; — mon oncle Milaguine prétend que je l'ai toujours. Dans tous les cas, il est clair que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, ce dont je vous demande pardon. Et là-dessus, je vous quitte, car je vois mon mari qui me foudroie de ses regards; voici tantôt cinq minutes qu'il cause avec son chef, et il veut que j'aille lui faire ma révérence, sans quoi nous n'aurons pas d'avancement à Pâques.»

Elle disparut, laissant Michel un peu ému et très-perplexé. A plusieurs reprises, depuis son retour et les événements qui l'avaient accompagné, il s'était demandé comment Marthe avait pu changer si vite d'opinion à son égard, pourquoi ni son bouquet ni sa lettre n'étaient arrivés à leur adresse; et la question de Sophie Liakhine: «N'avez-vous pas d'ennemis?» lui était venue plus d'une fois à l'esprit.

Mais Michel avait l'âme trop candide pour se croire des ennemis, et la question était restée sans réponse. L'idée de Sophie, que l'ennemi pourrait bien être une femme, ouvrit à ses recherches des horizons nouveaux, sans pour cela l'éclaircir davantage. Le résultat de ses réflexions fut que si quelqu'un pouvait

lui donner des renseignements, c'était Pauline Hoffer, — et il se résolut à l'interroger à la première occasion.

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'un homme intelligent comme Michel ne se fût jamais douté ni de l'admiration de Pauline, ni de la haine qui l'avait remplacée? C'est que Michel ignorait absolument la fatuité; il eût cru insulter une femme qu'il n'avait pas courtisée, en lui supposant du goût pour lui, et l'idée ne pouvait même pas lui en venir. Et puis, Pauline n'était pas une femme pour lui: c'était la gouvernante, la femme de charge, un être neutre avec lequel on pouvait causer et discuter, mais qui n'appartenait ni de près ni de loin au monde où l'on aime, où l'on se marie.

Pauvre Pauline! Heureusement elle ne connaissait pas toute l'étendue de son abaissement! Depuis le mariage de la princesse, un nouvel ordre d'idées avait remplacé l'ancien dans l'esprit de mademoiselle Hoffer. Elle avait compris que Michel ne l'épouserait jamais: la rareté de ses visites, sa politesse indifférente lui avaient prouvé clair comme le jour que c'était là une affaire manquée. Depuis le jour de bal d'enfants, d'ailleurs, elle ne s'était attachée à ses espérances que par entêtement, sentant bien au fond de son âme que Michel ignorait pour ainsi dire son existence.

Depuis lors, cet homme, qu'elle avait si lestement escamoté dans les doigts de Marthe, ne comptait plus pour elle;

elle s'était débarrassée de son ancienne passion avec la même aisance qu'on apporte à se débarrasser du citron quand on quitte les hufres pour le potage.

Michel avait été un promis très-désirable, — donc il ne fallait pas le laisser accaparer par une autre, — par son ex-célibe surtout; mais, en cessant d'être un mari possible pour Marthe, il avait perdu ce charme de bien disputé qui lui donnait tant de prix.

Pauline, d'ailleurs, en femme pratique, avait plusieurs cordes à son arc: elle pouvait prévoir le mariage de Nastia dans quelques années; — alors restait M. Milaguine, tout seul, vieilli, attristé.

C'était le moment où elle poserait son ultimatum... Il y aurait de l'inconvenance à rester ainsi, sans position bien nette, dans la maison d'un homme seul; — sa réputation, le souci de son honneur l'obligeraient à quitter son bienfaiteur, le cœur déchiré de regrets, après tant d'heureuses années... Et le nom de madame Milaguine viendrait tout arranger...

Mais c'était encore long, et puis, si le mariage était beau, le mari ne l'était guère... et Pauline se reprocha plus d'une fois d'avoir marié Marthe avec le prince, — car elle s'attribuait tout l'honneur de cette union. C'était avec une secousse de colère contre elle-même qu'elle se disait que, sans sa folle passion pour Michel, elle aurait pu épouser le prince au lieu de lui faire épouser Marthe. (A suivre).